The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

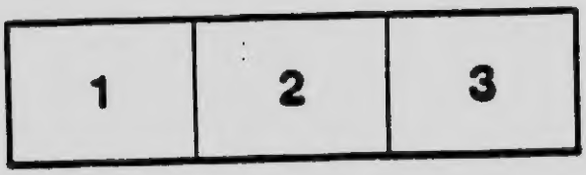
Bibliothèque nationale du Canada

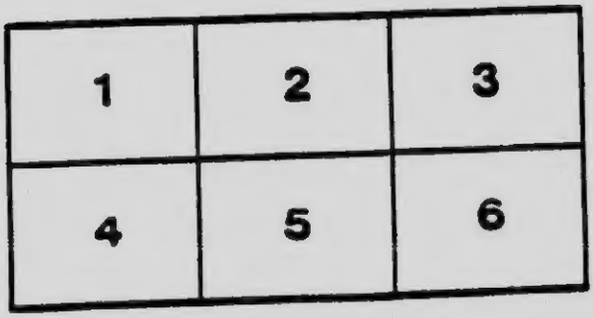
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





94
Mlle Hermine Lanctot

Madame Lætitia Bonaparte

Librairie Beauchemin Limitée
70, Rue St-Jacques, Montréal

Hermine Lauchert

Mlle HERMINE LANCTOT

Madame Laetitia Bonaparte

Conférence donnée aux Dames Bienfaitrices de
L'Institution des Sourdes-Muettes

Introduction par le R. P. Valentin-Marie Breton, O. F. M.

CT1018
.B65
L35
1900Z
C.2
* * *

INTRODUCTION

Toute existence humaine renferme les éléments d'une leçon de vie que la réflexion peut dégager — gemme précieuse dépouillée de sa gangue, — de l'enveloppe éclatante ou vile qui les recouvre.

Humble, ignorée de soi-même et des autres, elle n'en porte pas moins son enseignement, tout comme elle impose sa nécessité. Mais de même que cette nécessité n'apparaît pas, dérobée par l'enchevêtrement profond des destinées communes, aussi son enseignement demeure pour l'ordinaire obscur et latent, personne ne s'attachant à le recueillir et le mettre en valeur.

Des destins prodigieux qui bouleversent le monde et émeuvent l'histoire,

la nécessité est manifestement plus impérieuse ; mais la leçon est-elle plus claire, plus intelligible, plus efficace ? Complexes jusqu'à la contradiction, ne semblent-ils pas se refuser à la synthèse, base de tout enseignement?. La preuve en serait dans la diversité des jugements portés sur l'un de ces destins, celui de Napoléon Bonaparte, par exemple. La leçon d'une telle vie est sans portée immédiate pour nos existences médiocres: peut-être, observée dans sa totalité. ne va-t-elle qu'à justifier l'un de ces axiomes dont la généralité se soustrait à notre pratique quotidienne:

Dieu seul est grand!....

Ce serait donc à mi-hauteur, entre les incommensurables sommets et la monotonie des plaines, qu'il faudrait chercher les voies de notre vie; assez élevées encore pour se dérouler dans la lumière, point trop cependant pour ne point rebuter nos efforts ; assez unies pour être mesurées d'un coup

d'œil, assez variées pour ménager l'imprévu de leurs détours, assez agréables pour inviter à les parcourir.

De fait — pour parler sans image — c'est dans cette région moyenne que nous cherchons nos compagnons et nos modèles. Nous aimons à retrouver dans l'existence de nos héros — et pourtant baignés des clartés de l'histoire... — les événements, les conjonctures, et jusqu'aux menus faits dont la nôtre se tisse; et au-delà de ces épisodes journaliers, par quoi elle se rattache, et pour ainsi dire *s'emmaille* à notre vie coutumière, nous nous plaisons à voir ces coups du sort, inopinés et merveilleux qui la dégagent de la destinée commune: comme s'il devait, de la baguette de la Providence, jaillir aussi et monter à notre horizon quelque semblable étoile imprévue...

La vie de Maria-Letizia Ramolino, épouse de Charles Bonaparte, mère de Napoléon I et de quatre rois, est une

de ces existences mélangées de banalité courante et de déconcertante grandeur. A part sa beauté, d'une gravité antique, cette femme n'avait rien qui la distinguât des femmes de sa race obstinée et de son temps, qui fut pour l'île de Corse, sa patrie, une période de guerre intestine et d'invasion étrangère. Son instruction n'était que médiocre, et si elle se montra supérieure à la nouvelle noblesse des parvenus de la Révolution, et l'égale peut-être des patriciennes de l'Ancien Régime, elle ne le dut qu'à la finesse spontanée et à la droiture de son jugement.

Née le 24 août 1750, mariée à dix-sept ans à Charles Bonaparte, notable d'Ajaccio, à qui elle donna treize enfants, elle aurait sans doute suivi la voie paisible qui semblait tracée devant elle, si les Français n'avaient, en 1768, envahi la Corse, que Gênes venait de leur céder. Cet événement modifia profondément sa destinée, et devait bouleverser le monde.

Son mari avait embrassé la cause de l'indépendance nationale. Il fut le bras droit du général Paoli, qui organisa la résistance aux envahisseurs. Sa jeune femme l'accompagna, partageant ses fatigues et ses périls avec une énergie au-dessus de son sexe, de son âge et de sa position, car elle devait donner le jour à son deuxième enfant, le futur conquérant de l'Europe, le 15 août 1769, deux mois après la fin des hostilités.

Le parti national vaincu, Charles Bonaparte se rallia au nouveau gouvernement. Il en reçut d'assez grandes faveurs, notamment en 1777, l'admission de son second fils à l'Ecole militaire de Brienne.

Après quinze ans environ d'une existence honorée et paisible aux côtés de son époux, Letizia connut de nouveau les angoisses. Devenue veuve en 1785, chassée de la Corse en 1793 par une invasion anglaise, réfugiée à Mar-

seille avec son fils Lucien et ses trois filles, réduite à la gêne, elle se montra, par son admirable courage dans l'épreuve, digne des grandeurs qui l'attendaient. Bientôt en effet, commençait la prodigieuse épopée. Général en chef de l'armée d'Italie, premier consul, empereur, maître du monde, son fils entraînait dans son orbite sa mère dont il faisait l'égale des souveraines, ses frères et ses sœurs à qui il distribuait des trônes et partageait des nations.

Madame Bonaparte, "Madame Mère" ne se laissa pas éblouir par le faste dont son fils l'entoura avec plus d'affectation peut-être que d'affection. Son rare bon sens, affiné encore par les variations de sa carrière, lui fit craindre au faîte des grandeurs une inévitable chute : 1814 ne la surprit pas. Elle se retira à Rome, seule ville sans doute où l'on voulut l'accueillir. Elle y vécut d'une existence réservée, pleurant sur ses enfants, pleurant sur-

tout sur la destinée tragique de celui dont elle avait toujours blâmé l'insatiable ambition, mais auquel le malheur faisait tout pardonner. Sa mort dans l'odieuse captivité de Sainte-Hélène, vint en 1821 mettre le sceau aux douleurs de sa mère. Madame Bonaparte ne mourut pourtant qu'en 1836, le 2 février, à l'âge de 85 ans, ayant éprouvé toutes les vicissitudes et tous les contrastes de la vie. Humble et craintive dans la haute fortune, grande et noble dans l'adversité, elle avait moins joui des grandeurs que souffert l'amertume des désastres.

Sa vie mérite d'être connue et méditée. Elle découvre plus qu'aucune autre peut-être l'intervention directe de Dieu dans le cours d'une existence humaine et la suprême indépendance de sa Bonté dans la disposition des événements qui forment la trame de notre vie. Nulle cause en effet ne saurait expliquer l'étrange destinée de cette femme, que par ces paroles

d'Anne, mère du Prophète Samuel, dont elle semble le commentaire :

C'est le Seigneur qui fait mourir et qui fait vivre,
Qui plonge dans l'abîme et en fait remonter,
Il appauvrit et il enrichit,
Il élève et il abaisse,
De la poussière il retire le pauvre,
De sa misère il relève l'indigent,
Pour les faire asseoir avec les princes,
Et leur donner en partage un trône de gloire.

Fr. Valentin-M. BRETON, O.F.M.

Madame la présidente,

Très-chères Sœurs,

Mesdames,

Il a soufflé sur nos continents, ces dernières années, une brise napoléonnienne qui a fait revivre le grand homme plus grand peut-être qu'aux plus grands de ses jours.

On a écrit beaucoup, on a parlé de même ; — il semblerait qu'il n'y eût plus rien à dire, rien à apprendre sur celui qui, en une heure géniale, fit trembler toute

l'Europe et fixa l'attention du monde entier.

De quelle épithète, mesdames, qualifierez-vous la hardiesse que je prends à avancer qu'il y a encore beaucoup à dire, beaucoup à entendre, sur cet empereur des Français que fut Napoléon I : — rarement, ou à peu près jamais, on n'a parlé de sa mère.

Or, vous le savez, mesdames : la mère, c'est la main d'artiste qui façonne le cœur de l'enfant. C'est elle qui y met le germe de tous les nobles sentiments que la vocation développera, étalera au grand jour. Et ce qui est vrai, dans la généralité des familles, l'est surtout chez Napoléon Bonaparte : c'est lui-même qui va nous l'affirmer :

Madame Letitia Bonaparte

MADAME LAETITIA BONAPARTE

" Je ne fus qu'un enfant obstiné et curieux, — racontait-il un jour. Rien ne m'imposait, rien ne me déconcertait. J'étais querelleur, lutin ; je ne craignais personne. Je battais l'un, j'égratignais l'autre ; je me rendais redoutable à tous. Mon frère Joseph (l'aîné) était battu, mordu, et j'avais porté plainte contre lui quand il commençait à peine à se reconnaître. Bien m'en prenait d'être alerte ; maman Laetitia eut réprimé mon humeur belliqueuse ; elle n'eut pas souffert mes algarades. Sa tendresse était sévère... Mon père, homme éclairé, mais trop ami des plaisirs pour s'occuper de notre enfance, cherchait quelquefois à excuser nos fautes. " Laissez, lui disait-elle, ce n'est pas votre affaire ; c'est moi qui dois veiller sur eux. " — Elle y veillait, en effet, avec une sollicitude qui n'a point d'exemple... Elle ne nous passait rien... C'est à ma mère, à ses bons exemples, que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère. "

C'est donc de madame Laetitia Bonaparte que je vous entretiendrai, mesdames, dans une suite de notes recueillies

un peu partout. Et si vous me le permettez, nous diviserons ce sujet en trois points principaux. Nous verrons madame Bonaparte :

Dans son énergie et son dévouement,

Dans sa foi,

Dans son profond amour pour ses enfants.

MADAME LAETITIA BONAPARTE

***

" Si l'on poussait l'idée à fond, — disent Gidel & Loliée, dans leur *Dictionnaire des Ecrivains et des Littérateurs*, — si l'on poussait l'idée à fond, on pourrait dire que, dans les productions les plus personnelles, il y a toujours une large part donnée à la collaboration ; on ne crée jamais rien tout seul. "

Cette remarque est juste, mesdames, et surtout s'il s'agit d'une biographie ; à plus forte raison s'applique-t-elle à la biographie d'une personne qui a vécu avant nous, qui n'a laissé aucune œuvre écrite et qu'il faut juger d'après les auteurs qui ont été le plus rapprochés de cette époque. Toutefois, cette collaboration, si précieuse en

soi-même, ne laisse pas d'être fort embarrassante, en ce qu'elle nous fait heurter à la contradiction.

Ainsi, on lit dans *Les Contemporains* :

" Malheureusement, madame Bonaparte n'était pas une grande chrétienne et n'exigeait de ses enfants que l'accomplissement extérieur des devoirs de piété religieux, sans les nourrir suffisamment du lait sacré de la piété maternelle, premier et précieux aliment des jeunes âmes... "

Cependant, l'auteur de l'*Héroïsme Maternel* n'hésite pas à placer cette même Laetitia Ramolino en tête des mères chrétiennes de nos hommes illustres et, ce, en compagnie de la princesse de Galitzin, de la reine Marie-Amélie, de Mesdames de

Chateaubriand, Nizard, Ozanam, Pellico, Moore, Washington et autres.

Madame la duchesse d'Abrantès écrit : " De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'Empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de Madame-Mère. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'Empereur ; sa mère doit être connue pour ce qu'elle est, et il faut regarder cette tâche comme un devoir. "

Comment donc, mesdames, oserai-je l'entreprendre ?

. . . . . .

Marie-Laetitia Ramolino, née à Ajaccio en 1750, épousa Charles-Marie Bonaparte

issu d'une famille originaire d'Italie et établie plus tard en Corse. — Il serait curieux d'ouvrir ici une parenthèse et d'écrire que l'origine de la famille Bonaparte est très-probablement grecque, — mais je n'en ferai rien.

Du mariage de Marie-Laetitia Ramolino à Charles-Marie Bonaparte vécurent huit enfants qui ont à peu près tous joué un rôle dans l'histoire, et dont les figures et les noms sont familiers à ceux qui se sont enthousiasmés aux faits et gestes du grand Empereur.

JOSEPH, né en 1768, devint roi de Naples, roi d'Espagne et se retira aux Etats-Unis après Waterloo. Il revint plus tard en Europe et mourut à Florence en 1844.

NAPOLÉON, né en 1769, mort en 1821, —

dont il est impossible de noter la carrière en quelques lignes.

LUCIEN, né en 1775, devint président du conseil des Cinq-Cents et prince de Canino; il mourut en 1840.

MARIE-ANNE-ELISA, née en 1777, épousa Félix Bacciochi, qui devint prince de Lucques et de Piombino ; elle mourut en 1820.

LOUIS, né en 1778, époux d'Hortense de Beauharnais et père de Napoléon III ; il fut roi de Hollande et mourut en 1846.

MARIE-PAULINE, née en 1780 ; elle épousa le général Leclerc. Devenue veuve, elle s'unit au prince Camille Borghèse et devint duchesse de Guastella ; elle mourut en 1825.

CAROLINE - MARIE - ANNONCIADE, née en 1782, mariée à Joachim Murat, devint

grande duchesse de Berg et de Clèves, puis reine de Naples ; elle mourut en 1839.

JÉROME, né en 1784, roi de Westphalie, gouverneur des Invalides et maréchal de France. Il épousa en secondes noces la princesse Catherine de Wurtemberg et mourut en 1860.

Vers la fin du XVIIIe, la Corse, soumise à la France, voulut, à maintes reprises, recouvrer son indépendance. Elle est noble toujours cette lutte d'un petit peuple se révoltant sous l'oppression puissante qui l'écrase.

Napoléon écrivait en 1792, — alors qu'il venait d'être nommé capitaine en second :

" Mes compatriotes, chargés de chaînes, embrassent en tremblant la main qui les opprime... "

Cette île (la Corse) était restée la patrie bien-aimée de l'Empereur, bien qu'elle lui eût valu les railleries les plus acerbes de ses camarades de Brienne.

Un jour, l'enfant, rendu furieux, avait dit à Bourienne : " Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai ! "

A-t-il tenu parole lorsqu'après les succès du 13 vendémiaire, an IV, il accepta le commandement en chef de l'armée d'Italie ?...

Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon écrivit une histoire de la Corse :

" Tout y était meilleur ; il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même ; elle lui eut suffi pour le deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. "

Et M. Guizot, dans son *Histoire de France racontée à ses petits-enfants*, consacre une de ses belles pages à cette vaillante nation :

"Les Gênois, las de lutter sans succès contre l'opiniâtreté des Corses, incapables de s'acquitter des dettes qu'ils avaient contractées naguère envers le roi Louis XV, avaient proposé à M. de Choiseul de céder à la France leurs anciens droits sur la Corse, en nantissement de leurs créances. Un traité signé à Versailles le 15 mai 1768, autorisait le roi à accomplir tous les actes de souveraineté dans les places et ports de la Corse ; un article séparé accordait à Gênes une indemnité de deux millions.

Un cri s'éleva en Corse. Pascal Paoli résolut de défendre l'indépendance de sa patrie contre la France comme il l'avait défendue contre Gênes...

"La nation corse ne se laisse pas vendre et acheter comme un troupeau de moutons envoyés au marché," protesta le conseil suprême de la république..."

L'Angleterre avait fourni à Paoli des muni-

tions et des armes ; il avait espéré davantage des promesses du gouvernement et de la jalousie nationale contre la France. — " Le ministère est trop faible et la nation trop sage pour faire la guerre à propos de la Corse, " dit un illustre magistrat, lord Mansfield.

En vain, Burke s'écriait : La Corse, province de la France, est pour moi un sujet d'effroi ! — " la chambre des communes approuva la conduite du gouvernement, et l'Angleterre se contenta d'offrir à Paoli vaincu une sympathique hospitalité. "

C'est dans cette lutte difficile que Madame Bonaparte se précipita avec son mari, affrontant tous les obstacles, persévérant encore dans ses résolutions, même après que la mort lui eût ravi celui sur lequel elle devait s'appuyer. " Et Madame Bonaparte, — affirme un excellent auteur, — fut le type accompli de la femme forte ; en plusieurs circonstances, l'énergie dont

elle était douée, s'éleva jusqu'à l'héroïsme."

Elle avait embrassé le parti français, et, forcée plus d'une fois de quitter sa maison, se sauvant à travers les rochers et les défilés, traquée par ses adversaires, elle n'en persista pas moins à pousser le cri : *Vive la France !*

Prévoyait-elle, cette femme, que la Corse, " ballottée à travers les révolutions, de l'Angleterre à la France et de la France à l'Angleterre, un jour, fière d'avoir donné un Maître à la France et à la Révolution, deviendrait définitivement française avec Napoléon I ? "

" Femme d'une nature indomptable, au-dessus de son sexe, on voyait madame Bo-

naparte faire à pied ou à cheval de longues courses, gravir les flancs escarpés des montagnes, bivouaquer et coucher sur le sol nu, quitter même les retraites les plus sûres pour s'avancer sur le champ de bataille, au milieu des boulets et des balles."

Cependant, le calme est quelque peu rendu à la Corse. — Je reviens sur mes pas, mesdames. — " Le héros de l'indépendance corse, Pascal Paoli, secrètement soutenu par l'Angleterre, réussit plusieurs années, non-seulement à défendre la liberté de sa patrie, mais encore à la gouverner en la civilisant... "

Puis, c'est l'agitation.

Napoléon, grand partisan des idées révolutionnaires, est chassé de la Corse par

son ami Paoli ; il devient chef du parti français ; la guerre civile éclate ; ordre est donné d'arrêter la famille Bonaparte.

" En apprenant cette nouvelle, Laetitia Ramolino se décida à la résistance, et elle résolut de périr sous les ruines de sa maison plutôt que d'ouvrir les portes. On lui conseille de céder, de quitter sa demeure. Elle s'y refuse et attend ses ennemis en compagnie de quelques Corses qui jurent de succomber avec elle. Elle donne même un bel exemple de générosité. On lui propose de surprendre ceux qui veulent sa perte, de faire main basse sur leurs biens. — " Non, dit-elle, combattons avec honneur et, s'il le faut, mourons, mais sans honte et sans remords. "

Enfin, vaincue par les supplications de

son entourage qui lui représente qu'elle expose ses enfants à la mort, en cherchant à se défendre, elle abandonne ses foyers ; elle cède à cette considération que, si l'assaut est donné, toute sa famille périra, et que son fils Napoléon, absent dans ces circonstances critiques, sera réduit au désespoir. Elle renonce à la vengeance pour songer au zalut de ceux qui lui sont chers. Elle fuit, mais quelle fuite ! On a dit que c'était une retraite militaire. Les jeunes gens ouvrent la marche ; quelques fidèles sont à l'arrière-garde. Au milieu de la troupe, tenant ses enfants par la main, se trouve Laetitia Bonaparte donnant à tous l'exemple du courage et de la patience. On part de nuit par des chemins tortueux et impraticables ; il faut franchir des ravins et des défilés.

On ne peut allumer de feu pour sécher les vêtements, de peur d'être surpris par l'ennemi ; on bivouaque au m'lieu de la nuit et on couche sur la dure ; le sommeil est interrompu par le bruit des bandes armées qui cherchent les fugitifs. Les vêtements sont en lambeaux, les contusions, les meurtrissures font souffrir. Et tant de souffrances, tant de privations sont supportées d'une façon héroïque par une femme ! Il lui faut passer par de continuelles alternatives de crainte et d'espérance, de joie et de douleurs, de succès et de revers. "

De revers? — oui, mesdames ; la famille Bonaparte a connu la pauvreté — " la pauvreté, cette mère des forts. "

Déjà en 1787, le jeune lieutenant logeait

dans une pauvre chambre. Pour décharger sa mère, il avait pris avec lui son jeune frère Louis, le futur roi de Hollande et père de Napoléon III.

La maigre solde de l'aîné devait presque seule fournir à l'entretien des deux frères.

"Dieu sait au prix de quelles privations ! — dira plus tard Napoléon. — Savez-vous comment j'y parvenais ? C'était en ne mettant jamais le pied dans un café ni dans le monde ; c'était en mangeant du pain sec, en brossant mes habits moi-même, afin qu'ils durassent plus longtemps propres."

En mère chrétienne, énergique et dévouée, Madame Bonaparte sut être digne dans la nécessité, comme elle le sera plus

tard au sein de la grandeur et de la prospérité.

Lorsque son fils fut monté sur le trône, qu'il distribua des couronnes à ses frères et à ses sœurs, qu'il parla en maître à toute l'Europe, elle garda l'austère simplicité de sa vie, à cette cour de l'Empereur.

Je me permettrai, mesdames, de sortir du cadre que je vous ai tracé, pour faire remarquer que plus d'un courtisan, plus d'une dame de la cour, Napoléon lui-même, reprochaient à Madame-Mère son économie excessive au milieu des splendeurs du nouveau règne. Et elle prononçait alors ces paroles, si justifiées par les événements : "Qui sait si je ne serai pas obligée un jour de donner du pain à tous ces rois?"

Napoléon, dans son exil, disait à son entourage : " Madame-Mère, à Paris se montrait comme partout trop parcimonieuse ; mais elle avait connu autrefois le besoin, et ces terribles moments ne sortaient pas de sa pensée. Du reste, cette même femme, à laquelle on eût si difficilement arraché un écu, eût tout donné pour prép. er mon retour de l'île d'Elbe, et après Waterloo, elle m'aurait remis entre les mains, tout ce qu'elle possédait pour m'aider à rétablir mes affaires. Elle me l'a offert, elle se fut condamnée au pain noir sans murmurer. "

Et la comtesse de Co[illegible]issac, dans son *Journal*, faisant le réc[illegible]ue de l'une de ses visites à Madame Bonaparte nous peint fortement cet esprit d'avarice, que l'histoire reconnaît à la mère du grand Conquérant.

" Je l'ai trouvée, raconte cette dame, assise près d'une table énorme où étaient placés plus de trente petits paniers et plusieurs ouvrages en perles. — " Savez-vous faire de ces sortes d'ouvrages? — Non, madame. — Eh bien, moi non plus ; je les achète d'une de ces pauvres veuves d'officiers, comme il y en a tant, quoique mon fils leur ait fièrement donné. Elle est adroite comme une fée. Je rends service à cette pauvre femme, car toutes nos dames m'en prennent, croiriez-vous. — Je le crois aisément ; un don de Madame-Mère est chose trop flatteuse...— Un don ! un don ! dites-vous ? Où avez-vous la tête ? Je les paye et je les leur fais payer. Oh ! oh ! ma chère, je vois bien que vous ne deviendrez jamais riche. "

Il m'a pris une assez forte envie de rire, ajoute madame de Cossé-Brissac ; l'air profondément sérieux de mon mari m'a réprimée aussitôt en me rappelant au respect.

Entre autres choses aussi importantes, madame Laetitia m'a questionnée sur les perles de Rome, et j'ai cru faire un trait d'adresse en lui disant : " Elles sont beaucoup plus chères que celles que l'on emploie pour ces sortes d'ouvrages. " — Oh ma petite, m'a-t-elle répondu, j'en sais le prix et de tous les numéros encore ; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. Je ne tranche pas de la princesse, comme mes filles. "

Cet ordre, un peu exagéré sans doute, pouvait bien être un défaut, mais ne peut-on l'excuser chez une femme, chez une

mère qui s'était trouvée dans la détresse et qui en craignait le retour plus pour les siens que pour elle-même.

Ah ! mesdames, il n'en est pas moins vrai que " c'est au jugement sain, à la volonté inflexible de sa mère que l'*Homme de la destinée* doit une grande part de ses succès dans la vie ; " c'est à elle qu'il doit cette énergie et ce dévouement qui l'ont fait et le plus glorieux des héros et le plus malheureux à la fois : — c'est Laetitia Ramolino qui a su donner à Napoléon I cette valeur, cette force de caractère avec laquelle il a étendu la France à des limites qu'elle n'avait jamais connues avant qu'il ne la gouvernât.

MADAME LAETITIA BONAPARTE

***

On a écrit que s'il y a du vrai dans le proverbe populaire *tel père, tel fils*, il serait encore plus juste de dire *telle mère, tel fils* : nous venons de le voir dans la première partie de cette conférence. Eh bien ! pourquoi, dans la deuxième partie, ne pas renverser le proverbe et chercher s'il ne serait pas aussi précis de poser en principe TEL FILS, TELLE MÈRE ?... Demandons-nous, mesdames, si Napoléon I a tenu de sa mère la foi vibrante qui l'a fait s'éteindre grand encore devant l'admiration des peuples, ses amis et ses ennemis.

Certes, je ne vous demanderai pas de considérer Napoléon " dans son orgueil devenu prodigieux, effrayant, " où, " aveu-

glé par son ambition, il n'aspirait plus qu'à dominer le Pape, à diriger le monde religieux comme le monde politique ;" non. Je vous prierai de jeter un regard sur les événements où cet homme se retrouve un peu lui-même, — "si difficile qu'il est de bien apprécier un tel personnage," — a remarqué Taine.

On était au lendemain de la bataille de Marengo ; "d'un seul coup, — dit Keller, — l'Italie était reconquise. Le vainqueur allait-il, comme deux ans plus tôt, en chasser tous les princes ? Ils attendaient ses décisions avec terreur, prêts à fuir au premier signal. Un seul n'était point entré dans ses Etats, que les Autrichiens et les Napolitains occupaient encore ; c'était le nouveau pape Pie VII, élu le 14 mars pré-

cédent à Venise, mais laissé sans honneur et sans secours par ses prétendus alliés.

Ce fut lui seul que Bonaparte rassura par de consolantes promesses.

Il lui ouvrit le chemin de sa capitale, lui laissa entendre qu'il espérait rétablir en France le culte catholique, lui demanda d'envoyer à Paris pour cette négociation Mgr Spina, que le général Bonaparte avait rencontré à Valence, à son retour d'Egypte, et, comme pour inaugurer cette politique nouvelle, il fit chanter, quoi qu'en pussent dire les athées de Paris, un *Te Deum* solennel à la cathédrale de Milan. "

Et d'un, mesdames.

Le P. Drochon, dans *La Petite Eglise*, nous donne le texte même de l'important

message du premier Consul au Pape, sous les mêmes circonstances : Pie VII, parti de Venise le 6 juin, n'était pas encore arrivé à Rome :

" Très Saint-Père, lui disait-il, — répétant les paroles solennelles qu'il avait déjà adressées aux [illegible]és de Milan, le 5 juin, — mon intention formelle est que la religion chrétienne, catholique et romaine, soit conservée dans son entier, qu'elle soit publiquement exercée. La France, instruite par ses malheurs, a ouvert enfin les yeux ; elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui pouvait seule la fixer dans ses agitations et la sauver des efforts de la tempête ; elle l'a, en conséquence, rappelée dans son sein. Je ne puis disconvenir que je n'aie beaucoup contribué à cette belle œuvre. Je vous certifie qu'on a rouvert les églises en France, et le peuple voit avec respect ses pasteurs qui reviennent, pleins de zèle, au milieu de leurs troupeaux abandonnés. Je déclare être résolu à vivre en harmonie avec le Saint-Siège, et je veux réconcilier la Révolution française avec l'Eglise... "

Et de deux !

Puis vint la signature du Concordat, le 15 juillet 1801, solennellement publié le jour de Pâques 1802, alors que Bonaparte assista à la messe, célébrée à cette occasion, et au *Te Deum* à la cathédrale de Paris. Vous vous souviendrez, mesdames, que ces démarches officielles furent faites malgré les protestations de plusieurs généraux. Napoléon leur intima l'ordre d'être présents, en grand costume, à la cérémonie. Dès ce jour, le premier consul rétablit la messe du dimanche dans les demeures des Tuileries et de Saint-Cloud ; on s'y rendait en foule.

Cet acte du Concordat est la meilleure œuvre de Napoléon, dit l'histoire. Fontanes l'appelait son titre *Royal et Impérial*. Et il ne faut pas oublier qu'après la chute

de l'Empereur, Pie VII écrivait à Consalvi :

" Nous devons nous souvenir tous les deux qu'après Dieu, c'est à lui (Napoléon) qu'est dû le rétablissement de la religion dans ce grand royaume de France... Le Concordat fut un acte chrétiennement et héroïquement sauveur... "

Et de trois !

On raconte que sur un champ de bataille, Napoléon vit un soldat ennemi, un Russe, tout mutillé par le canon et horriblement défiguré : il se trainait dans la boue ; ce spectacle faisait horreur.

" Relevez cet homme, " dit Napoléon, à l'un des officiers de sa suite ; et, comme l'officier semblait hésiter : " Allez, lui répéta l'Empereur, et sachez qu'il y a là-

haut un Dieu qui ne laisse pas les bonnes actions sans récompense. "

Et d'un autre !

Vous me reprocherez, mesdames, de donner dans l'enthousiasme commun : c'est la biographie de madame Bonaparte que je vous ai promise et je m'égare dans celle de Napoléon I. Cependant, permettez-moi une dernière citation pour rapprocher, — ainsi que je vous l'ai dit tout d'abord, — pour rapprocher la mère du fils.

L'Empereur déchu est sur son lit de mort ; il sent approcher l'heure suprême :

" Je suis né dans la religion catholique, dit-il à l'abbé Vignali, je veux remplir les

devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. "

Comme il parlait ainsi, le Dr Automarchi, esprit fort, laissait échapper un sourire d'incrédulité.

" Ah ! s'écria l'Empereur, vous êtes au-dessus de ces faiblesses, mais que voulez-vous ? Je ne suis ni philosophe ni médecin. Vous avez peut-être trop d'esprit. Je n'en suis pas là. Je crois à Dieu... N'est pas athée qui veut... Pouvez-vous pousser l'incrédulité à ce point ? Pouvez-vous ne pas croire à Dieu ? Car, enfin, tout proclame son existence, et puis, les plus grands esprits l'ont cru. "

Napoléon se confessa et communia le 30 avril. Il dit ensuite à Montholon : " Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes

devoirs ; je vous souhaite, à votre mort, le même bonheur." Le lendemain, 1er mai, l'agonie commença;... le samedi, 5 mai, un peu avant six heures du soir, un sinistre et bruyant sanglot, suivi d'un lugubre silence, avertit ses compagnons d'exil que le plus grand génie du temps venait de comparaître au tribunal de Dieu..."

Mesdames, pouvons-nous penser qu'un tel fils n'ait eu pour mère une femme éminemment croyante, et que les premières années de Napoléon I n'aient été bercées par la foi, les vieilles traditions chrétiennes, formant le fonds essentiel de l'éducation qui devait exercer une si puissante influence sur toute la vie de l'Empereur ?...

Ne nous y trompons donc pas, mesdames : si Napoléon I est mort dans les

dispositions du catholique fervent, il en est redevable aux principes de foi qu'il avait reçus de sa mère.

MADAME LAETITIA BONAPARTE

***

Mesdames, j'aurai été longue : cependant il nous reste un dernier point à considérer ; j'essayerai d'être brève.

Admirable dans son énergie et son dévouement, noble dans sa foi, Madame Bonaparte a-t-elle su aimer ses enfants ?

C'était encore aux sombres jours de la Corse : " entraînée par le courant, tandis qu'elle voulait passer à cheval une rivière, Laetitia Bonaparte se trouva dans le plus grand danger, sous les yeux mêmes des gens de sa maison, impuissants à la secourir. Ce n'était pas pour elle qu'elle craignait, mais pour son fils Joseph, qu'elle portait dans ses bras. Le cheval ne peut

plus avancer, le pied lui manque. Il se débat au-dessus d'un abîme. On crie à la malheureuse mère de sauter en bas de sa selle et de se laisser aller au courant de la rivière, seul et dernier espoir de salut qui semblât lui rester. En même temps, des deux rives, on se prépare à venir à son secours. Mais le moyen qu'on lui conseille risque de noyer le cher enfant qu'elle serre contre son sein. L'intrépide femme est mère avant tout. Décidée à vivre ou à mourir avec son enfant, elle se confie à la Providence et, se maintenant avec sang-froid sur le cheval, elle lutte contre le courant, excite sa monture de la voix et du geste, la dirige, l'encourage, et enfin manœuvre avec tant d'habileté qu'elle parvient à regagner la rive.

Echappé au gouffre, le cheval bondit plein d'ardeur en ramenant au milieu de la foule l'enfant et sa généreuse conductrice, qui reçoit les félicitations les plus bruyantes et les plus sincères !..."

Mais, cette âme virile a-t-elle connu cette tendresse qui ne sait compter dans les mille raffinements du cœur, cette tendresse délicate dont le souvenir embaume vraiment toute une existence ?

Avait-elle pour ses enfants, cet amour dont l'immortel poète a pu dire :

" Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux, qu'un Dieu partage et multiplie ;
Table toujours ouverte au paternel foyer,
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. "

Madame Bonaparte s'occupa personnel-

lement de l'éducation de ses enfants qui, devenus grands, l'entouraient d'une haute considération et des meilleurs soins.

Ce fut elle-même qui apprit à Napoléon à lire et à écrire ; elle veilla sur lui avec un soin particulier. Dans les causeries du soir, dans les promenades du jour, elle lui faisait de petits récits instructifs et propres à lui inspirer les meilleures pensées. Occupée à quelque broderie, elle surveillait pendant de longues heures l'enfant, assis devant une table, faisant quelque lecture intéressante. Et c'est cette affection qui unit toute leur vie la mère et le fils au point d'en exciter l'admiration générale.

On a dit bien des fois que le bonheur des enfants fait celui des mères. Toute mère

se retrouve un peu dans ses fils et dans ses filles ; et, si leurs malheurs sont les sieus, leur gloire est la sienne : il n'en fut rien cependant pour Madame Bonaparte. Elle a partagé, vécu et pleuré toutes les heures malheureuses de sa famille, mais elle n'a qu'à demi profité des jours de luxe et d'abondance.

Et c'est ainsi que Stanislas de Girardin nous raconte une conversation qu'il eut avec la Mère de Napoléon :

"—Monsieur de Girardin, je vous trouve triste. — Madame, il n'y a pas beaucoup de motifs d'être bien gai. — Vous avez bien raison ; me croyez-vous heureuse ? Je ne le suis pas, quoique mère de quatre rois...

Et après quelques instants d'entretien

sur le même sujet, elle s'écria: — " Je suis malheureuse ; de tant d'enfants, je n'en ai pas un seul auprès de moi ! "

" Sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon s'était souvenu bien des fois de sa mère, dont l'absence le faisait cruellement souffrir. Le nom de Madame Bonaparte revenait souvent dans ses discours ; il la déclarait digne de tous les genres de vénération. " Elle veillait, disait-il, avec une sollicitude qui n'a pas d'exemple sur les premières impressions. Les sentiments bas étaient écartés, flétris... "

Madame Junot, dont la mère fut, dès l'enfance, liée d'amitié avec Madame Bonaparte, mentionne d'une manière toute spéciale " la grande bonté maternelle de Madame Laetitia. "

" Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire,—écrit-elle,—une très grande agitation régnait dans Paris, et quand la révolution fut faite, Paris n'y croyait pas encore. Madame Bonaparte était calme quoique fort inquiète. Son extrême pâleur et un mouvement convulsif faisait presque mal à voir. C'est alors que je pris d'elle une grande et forte opinion. Madame Bonaparte me rappelait bien, en ce moment, la mère des Gracques. Son enjeu était même plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort. L'un d'eux pouvait être frappé si les deux autres échappaient. Elle le sentait fortement. "

On rapporte que Madame Bonaparte ne fut nullement surprise des événements de

1814 : la chûte de son fils lui paraissait inévitable, et à chaque nouvelle entreprise de guerre, elle déplorait auprès de lui les défaites qui pouvaient en résulter.

Le coup fatal la frappa rudement ; mais elle s'y attendait depuis longtemps, et elle fut ferme encore comme à toutes les époques agitées de son existence. Bien des fois, on l'a vue trembler au point de ne pouvoir marcher ; mais elle restait d'apparence toujours calme et sans pleurs.

Mesdames, le cardinal Consalvi dans ses *Mémoires*, nous cite une lettre entière que Madame Bonaparte lui adressa pendant l'exil de Napoléon.

Me permettez-vous de vous lire encore cette page qui vous éclairera mieux peut-

tre que je ne le saurais faire, sur les sentiments de cette femme, de cette mère chrétienne :

"Je veux et je dois remercier Votre Eminence, lui écrivait-elle, pour tout ce qu'elle a fait en notre faveur depuis que l'exil pèse sur mes enfants et sur moi. Mon frère, le cardinal Fesch, ne m'a point laissé ignorer de quelle généreuse façon vous aviez accueilli la demande de mon grand et malheureux proscrit de Sainte-Hélène.

"Le cardinal m'a dit qu'à la prière si juste et si chrétienne de l'Empereur, vous vous étiez empressé d'intervenir auprès du gouvernement anglais et de chercher des prêtres dignes et capables.

"Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs, et la seule consolation qui me

soit donnée, c'est de savoir que le très saint Père oublie le passé pour ne se souvenir que de l'affection qu'il témoigne à tous les miens.

"Mes fils, Lucien et Louis, qui s'honorent de votre inaltérable amitié, ont été bien sensibles à tout ce que le Pape et Votre Eminence ont fait à notre insu pour préserver notre tranquillité menacée par les puissances. Nous ne trouvons d'appui et d'asile que dans le gouvernement pontifical et notre reconnaissance est aussi grande que le bienfait.

"Je prie Votre Eminence d'en déposer l'hommage aux pieds du saint Pontife, Pie VII. Je parle au nom de toute ma famille de proscrits, et au nom surtout de celui qui se meurt à petit feu sur un rocher désert

Sa Sainteté et Votre Eminence sont les seuls en Europe qui s'efforcent d'adoucir ses maux et qui voudraient en abréger le terme.

" Je vous remercie tous deux avec mon cœur de mère et je reste toujours de Votre Eminence la très dévouée et très reconnaissante,

" Madame Bonaparte. "

. . . . . .

. . . . . .

Madame Laetitia Bonaparte était de taille " qui plaît chez les femmes " : cinq pieds un pouce à peu près, — et elle était très belle !

Sa beauté était célèbre dans toute la Corse : deux des filles reflétaient la beauté

de la mère "dont les pieds et les mains étaient des modèles."

Son sourire, qui passa à tous les Bonaparte, était des plus charmants. Ses yeux n'étaient pas grands, mais très noirs et il y avait dans son regard quelque chose de son âme, — de cette âme où se trouvaient tant de sentiments de la plus haute élévation ! — puis ce regard était fin, perçant, spirituel, sans méchanceté, mais joint à une grande vivacité de jugement et à beaucoup de tact, il devinait immédiatement l'interlocuteur, — qui ne croyait pas avoir été même regardé.

Madame Bonaparte a su traverser les différentes étapes de sa vie en tenant toujours compte de sa condition et de son âge.

Bien que de naissance noble, elle vécut plusieurs années en Corse de la manière la plus humble ; — nous l'avons vu ; — puis, aux heures d'opulence, à l'hôtel de Brienne restaurée avec somptuosité et élégance, *Madame-Mère représentait très bien*, dit la duchesse d'Abrantès ; et, elle ajoute : " J'ai vu des princes et des princesses qui avaient grandement besoin de mettre en avant ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. "

Madame Bonaparte atteignit le grand âge de quatre-vingt-cinq ans: ses dernières années s'écoulèrent à Rome où elle reçut de Pie VII un accueil distingué, digne de son malheur et de sa grandeur passée. Elle y vécut dans une retraite profonde.

Privée de la vue alors, et forcée par ses infirmités à garder le lit, elle ne prenait plus qu'une faible part aux affaires de ce monde et ne recevait qu'un petit nombre d'amis intimes, parmi lesquels était le cardinal Fesch, qui venait la visiter régulièrement.

Depuis la chûte de Napoléon, cette femme, qui avait vu tous ses enfants sur le trône, ne reçut que des nouvelles de deuil de sa famille.

Elle passa ses derniers jours à méditer sur le néant des grandeurs humaines, à prier pour ses enfants et à se préparer au jugement de Dieu...

Elle expira le 2 février 1836.